L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Carnet Mondain.

BALS A L'OPERA.

Février	10	Olympiens.
"	14	Falstaffiens.
"	17	Mitras.
"	20	Elves d'Obéron.
"	25	Atlantéens.
"	27	Chevaliers de Momus
Mars	2	Equipe de Protée.
"	3	Rex.
"	"	Equipe de Comus.

L'ABEILLE DE DEMAIN

SOMMAIRE.

Une invention de haute portée, M. B.

Le Mariage et la Mort de Balzac.

Les Roses du Souvenir, poésie.

L'actualité rétrospective—L'attentat d'Orsini.

Le premier discours de Réception à l'Académie Française.

La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite.

Mondanité, Chiffons.

L'actualité, etc., etc.

Les prochaines élections.

L'effervescence causée par la campagne électorale et les élections primaires du 28 janvier dernier s'est dissipée dès la proclamation du scrutin. Presque tous les candidats aux diverses fonctions d'état et à l'assemblée générale ont été désignés et le scrutin de ballotage du 25 courant complètera la liste de ceux qui porteront le drapeau démocratique aux élections définitives d'avril prochain.

La loi qui règle les élections primaires a donné, à la première application qui en a été faite, satisfaction dans une grande mesure; et il n'est plus douteux qu'elle soit maintenue dans le code louisianais.

Certaines défectuosités sont apparues, certaines lacunes ont été constatées, mais la législature à sa prochaine session remédiera à ces inconvénients et amendera la loi afin que le but que se sont proposé ses auteurs soit atteint complètement. Et si d'autres défectuosités ou lacunes se manifestaient plus tard, à de nouvelles consultations populaires, le même remède serait employé et, sans aucun doute, avec succès.

Un fait à constater, et il est tout à l'honneur des démocrates louisianais, c'est l'harmonie qui règne entre eux maintenant que le résultat du scrutin a été proclamé. La lutte entre les factions a été très vive, chacune d'elles a soutenu avec autant d'énergie que de constance les hommes de son choix, mais immédiatement après le vote elle s'est inclinée devant le verdict populaire, et toute trace d'animosité a disparu. Les adversaires de la veille se sont réunis dans le giron du parti et soutiendront unanimement les hommes désignés par la majorité pour disputer le gouvernement au parti républicain. Ils marcheront comme un seul homme au scrutin et montreront ainsi que le parti démocrate est toujours très compact, très solide, très fermement uni en Louisiane. Pour que, le parti républicain ne puisse avoir aucun espoir de succès, ce qu'il faut, c'est que le parti démocrate qui a régénéré l'état après la guerre civile et l'a ramené dans la voie du progrès et de la prospérité où il marche à grands pas, fasse plus grande figure que jamais, prouve qu'il est non seulement aussi nombreux qu'autrefois mais également attaché aux principes qui ont fait sa force dans le passé et lui ont permis de travailler au développement du pays.

Le parti républicain va opposer des candidats à ceux de la liste démocratique, et quoique l'élection de ceux-ci ne fasse doute pour personne, il n'en est pas moins du devoir des hommes de leur parti de combattre les adversaires qui, toujours vaincus, se relèvent toujours. Il faut réduire leur nombre encore, si possible, et leur infliger une défaite plus éclatante encore que les précédentes. Les démocrates n'y manqueront pas, et les noms de leurs candidats sortiront victorieux des urnes le 25 avril, avec une majorité qui sera une gloire pour le parti.

La séparation des épiceries des débits de liqueurs.

L'ordonnance municipale tendant à la séparation des magasins d'épiceries des débits de liqueurs qui y sont adjoints, et ne permettant qu'une seule porte de communication pour le propriétaire et ses employés, ordonnance présentée par l'Association des épiciers en détail, a été discutée hier à une séance du comité d'ordre public du conseil municipal.

La discussion a été longue mais le comité n'a pris aucune décision.

Il a simplement renvoyé l'ordonnance à l'avocat de la ville, qui donnera son avis sur le droit du conseil de statuer à cet égard. Il est toutefois probable, quelle que soit l'opinion de l'avocat de la ville, que le comité fera un rapport défavorable au conseil municipal.

Procès transféré au Kentucky.

L'avocat B. B. Howard, représentant du plaignant, a demandé hier à la cour fédérale l'autorisation de retirer le procès de Walter J. Wyss contre J. A. Forsythe, le défendeur étant hors de la juridiction du tribunal. M. Wyss réclamait des dommages-intérêts de $5,000 à M. Forsythe qui l'avait fait arrêter pour vol. Il a été honorablement acquitté, mais comme il est caissier de l'établissement de bains de l'hôtel St-Charles, il estime que l'accusation dont il a été l'objet lui a fait un tort considérable.

Le procès va être transféré à la cour fédérale de district de Lexington, Kentucky.

Accusé de vol.

Un individu du nom de Joe Dawson, alias Leo. Wingard, a été arrêté à l'angle des rues Royale et Iberville hier après midi par les agents Lucas et Ford. Il est accusé d'avoir volé une somme de $60, et une bague en diamant appartenant à Chris. Chiefalich, un étranger.

Mort de Mme Vve Frédéric Roy.

La nouvelle d'une mort nous émeut toujours, toujours nous cause un serrement de cœur, car si ce n'est pas nous qui sommes atteints dans une amitié, une affection chère, c'est quelqu'autre, et rien n'est plus humain, plus chrétien que de sympathiser avec qui souffre, qui pleure; d'offrir à sa douleur l'hommage de son respect.

Mais cette fois ce n'est pas un sentiment purement humain qui nous pénètre; c'est plus: ce sont des regrets bien vifs, une émotion bien réelle que nous éprouvons devant le cercueil d'une femme qui s'y est couchée hier après une existence longue et des mieux remplies, pour jouir du repos du soir et de la récompense promise aux justes: d'une femme qui fit la lumière autour d'elle, qui fit la joie et le bonheur de son foyer, qui fut bonne pour tous ceux qui l'approchèrent, secourable aux humbles, avec une délicatesse ingénieuse, bienfaisante aux pauvres, avec une charité magnifique et discrète, Madame Vve Frédéric Roy.

La douce vieille s'en est allée à Dieu, souriante, assurément, car à l'heure suprême il n'est pas de force plus grande que celle que donne le sentiment du devoir pleinement rempli; fille, épouse, mère, aïeule, amie, ne s'est-elle pas montrée sous tous ces traits et à la hauteur de toutes ses responsabilités? n'a-t-elle pas donné l'exemple de toutes les tendresses, de tous les dévouements, de tous les sacrifices, de toutes les vertus? dans la famille comme dans le monde, n'a-t-elle pas rayonné par la vraie et seule noblesse, celle du cœur?

Mme Roy s'est éteinte à l'âge de soixante-dix huit ans, après une maladie de courte durée, regrettant la vie pour les satisfactions que lui valait son foyer, ce sanctuaire sacro-saint où elle avait vu naître et grandir tant d'êtres chers, faisant la joie et la fierté de ses vieux ans; pour ces satisfactions seulement, car depuis longtemps elle avait perdu la vision triomphante des lendemains mondains.

Souvent, cependant, elle devait se retourner pour regarder la route parcourue; souvent sa pensée devait errer dans un passé échelonné, parfumé de souvenirs heureux, passé propice aux rêveries, aux évocations des choses vécues, des mouvements qui lui avaient agité l'âme, des aspirations qui avaient gonflé son cœur, des amis qui l'avaient précédée sur le chemin des existences futures; passé d'où lui parlaient des voix chères et harmonieuses qu'elle écoutait avec un indéfinissable charme, malgré l'accent de tristesse dont elles étaient voilées.

La tranquille demeure où vivait heureuse Madame Roy, au milieu de cette nature si pleine de poésie, va s'assombrir tout à l'heure, va s'endeuiller, quand celle qui en était l'idole prendra le chemin qui aboutit au tombeau. Et sur le passage du cortège on se découvrira, on devinera que c'est une mère, une aïeule, une amie que l'on porte en terre, à l'émotion vraie, poignante qui se lira sur les visages de tous ceux qui marcheront derrière le char funèbre.

Oui, celle qui descend aujourd'hui dans la tombe fut entourée de tous les respects, fut aimée de ses enfants dont ce sera la consolation et la fierté de n'avoir pas attendu qu'elle ne fût plus pour lui élever des autels.

Madame Roy avait toutes les distinctions et toutes les modesties. Bien qu'elle descendit du chevalier D'Arrensbourg et était apparentée aux Hardy, aux De Lachaise, les familles les plus honorées du pays, elle trouvait plus de gloire à pratiquer les vertus dont elle était douée, qu'à se réclamer de haute lignée.

Elle laisse quatre enfants et plusieurs petits-enfants: deux fils, M. Sébastien Roy, un des hommes les plus justement estimés à St Bernard et à la Nouvelle-Orléans, et M. William F. Roy, le sympathique et éminent rédacteur propriétaire du *St Bernard's Voice*; deux filles, Mme E. E. Nunez, épouse du shérif de St Bernard, et Mme V. P. Nunez; entr'autres petits-enfants, Mme Raoul Laudumiey.

Mme Roy était une demoiselle Roche; elle était née à St-Jacques et s'était mariée en 1849. La plus grande partie de son existence s'était écoulée à St Bernard sur une plantation où, avant notre guerre de Sécession, elle avait connu l'abondance, l'opulence.

Désormais, sous ce toit familial, on ne la verra plus; mais son souvenir y vivra, sa souriante image y planera; et le souvenir parfois prête comme une forme tangible à l'intangibilité de l'ombre. On se revoit, on s'entend, on s'écoute. Visions troublantes, mystérieuses qui, elles aussi, ont leur douceur, et qui, si elles ne consolent point, apaisent du moins.

A cette famille honorée où nous comptons d'inaltérables amitiés, nous envoyons l'expression de notre sympathie la plus émue.

Un collectionneur... en 1818.

Chronique parisienne:

La mort récente de M. Groult a ramené l'attention sur le milieu si intéressant et si particulier des collectionneurs. Collectionneur, tout le monde l'est un peu aujourd'hui. Mais il y a bien des manières de l'être. M. Groult eut la bonne. Les vrais collectionneurs, les grands collectionneurs sont toujours rares,—bien que les collectionneurs soient beaucoup plus nombreux qu'il y a un siècle.

Le goût de la collection ne s'est que récemment répandu dans le public; c'est depuis trente ans qu'il s'est propagé avec une extrême rapidité; et l'étonnante faveur qu'il rencontre aujourd'hui est due plus spécialement à l'exposition de la Centennale en 1900. Mais ce goût n'est pas une invention moderne; il remonte plus loin même que le romantisme français, qui l'a développé et favorisé; il est de toutes les époques, et aussi ancien que l'antiquité même. Il est une des formes de l'instinct de propriété, un des besoins de l'imagination humaine,—et souvent une des manifestations de la vanité.

Comme de juste, il s'est modifié assez sensiblement selon les époques, subissant les influences de l'éducation, de la mode, des circonstances politiques, et des guerres extérieures. Mieux qu'une dissertation, un exemple fera comprendre ce qu'était, à Paris, il y a quatre-vingt-dix ans, un collectionneur.

S'il m'est permis de parler de ma modeste bibliothèque, je dois vous informer que je possède un volume dont le titre seul indiquerait la date de publication: "Le Lutin couleur de feu", ou "Mes Tablettes d'une année". Mœurs, politique, réputations." Suit l'épigraphe obligée, empruntée aux satires d'Horace.—C'est un recueil d'articles hebdomadaires, parus en 1818 et 1819, de ces chroniques que M. de Jouy avait mises à la mode, et que son "Ermite de la Chaussée d'Antin" avait popularisées. Je le soupçonne fort d'avoir prêté sa plume au "Lutin couleur de feu".

L'une de ces satires en prose, dont le venin est assez anodin, est intitulée "Le Cabinet d'un curieux." Elle nous donne le tableau d'une collection et l'idée d'un collectionneur de l'époque.

"Dans l'un de ces quartiers,—écrit l'homme au lutin, après un préambule philosophique,—dans l'un de ces quartiers où le commerçant retiré va chercher le repos, où l'étudiant va puiser le savoir, où le débiteur trouve un asile contre l'activité malfaisante de ses créanciers, dans le faubourg Saint-Jacques, enfin, et non loin du Val-de-Grâce, vit un financier émérite qui, n'ayant plus rien de mieux à faire, est devenu "curieux," ou, si vous préférez ce mot, "amateur;" qualité que cinquante mille livres de rentes le mettent à même de soutenir avec honneur, en dépit d'un goût fort équivoque, et d'une crédulité qui ne l'est pas."

Remarquez la note gouailleuse. L'auteur de l'article n'aime pas les collectionneurs; il sent que son public a tendance à les railler; et il parle du goût de la collection, dans son préambule, comme d'une "manie à la mode".

Le malin chroniqueur va avec "Azédor" chez le financier. "Il nous voyait pour la première fois; mais les éloges que nous prodiguâmes sur le choix renommé des objets composant sa collection ébauchèrent promptement la connaissance; sa vanité se chargea d'établir l'intimité." Ces traits acérés frappent juste; le satiriste a aperçu le défaut de la cuirasse des "amateurs".

Son hôte lui explique son "système de curiosité", non sans une doctrinale emphase et quelques citations latines. Son discours peut se résumer dans cette phrase, qui en fait partie: "Les trésors que je possède sont, à mes yeux, autant d'interprètes irrécusables qui attestent les mœurs des temps passés."

Le financier ouvre enfin une vaste armoire d'acajou et montre les pièces "merveilleuses" qu'il a réunies "à grands frais". Il exhibe tout d'abord une tunique, qu'il prétend être celle d'Héloïse. Ses visiteurs ne peuvent dissimuler leur scepticisme. L'amateur s'emporte. "J'ai, monsieur, les preuves matérielles de tout ce que j'avance. Pas le plus léger doute à concevoir sur les origines que j'accuse: il faut croire, monsieur, croire ou sortir."—Le nouvelliste promet de s'interdire toute réflexion. L'examen des trésors continue. On regarde le rasoir avec lequel le duc de Belfort se faisait la barbe, sous les murs d'Orléans, quand on vint lui annoncer le premier succès de Jeanne d'Arc. "Le prince se coupa légèrement, remarque l'amateur, et cette tache sur le fer est une goutte de sang qui atteste le fâcheux pressentiment dont Bedfort fut alors saisi."

Puis on considère l'épée avec laquelle François Ier punit un courtisan qui avait osé lui manquer à la Cour de Charles Quint; —une corde de la harpe d'Ossian;—le miroir d'Agnès Sorel; —l'anneau de la reine Berthe, et la plume qui servit à Pétrarque à tracer ses immortelles élégies.

Le financier, de plus en plus lyrique, produit encore le casque de Charlemagne, le bouclier de saint Louis, l'écharpe de Bayard, et l'une des bottes de Turenne. Mais le chroniqueur n'est pas enthousiaste.

"Je me disposais à représenter à l'amateur maniaque, avec tout le ménagement nécessaire à la conservation de mes yeux, que plusieurs de ces dernières reliques m'ont été montrées dans quatre ou cinq lieux différents; mais il coupe court à toute observation, en m'ouvrant un registre fort en ordre, duquel il résulte que sa collection lui revient à cent mille écus. Allez donc, après cela, douter des origines! Azédor et moi, nous sortîmes bien convaincus .... qu'il n'y avait pas une seule place vacante aux Petites-Maisons."

Sous les exagérations de la "charge" que s'amuse à croquer le journaliste, on retrouve, outre l'aspect permanent du collectionneur de toutes les époques, la physionomie particulière de l'amateur de la Restauration. Le système de curiosité de celui-ci est très sensiblement différent de celui qu'adopte l'amateur de notre temps.

Le financier dépeint en quelques touches caricaturales par l'homme au lutin couleur de feu a été impressionné par la lecture des romans de M. de Tressan, les imitations de chevaliers de la Table Ronde et de nos épopées moyenageuse, la publication des vieilles chroniques arrangées selon une conception fort romanesque de notre histoire.—Ce qu'il a cherché à réunir ce sont des souvenirs qu'il croit authentiques, de héros chevaleresques. Il ne s'efforce pas de réunir des spécimens d'un art disparu, par simple amour de l'art: grande différence entre le curieux d'autrefois et le curieux d'aujourd'hui.

L'amateur de 1818, s'il plaçait un casque dans sa collection, c'est parce qu'il le supposait avoir coiffé la tête de Bayard; l'amateur de 1908, s'il acquiert un casque, c'est parce que c'est un "morion" ciselé par un disciple de Benvenuto, ou une "bourguignotte" dont les oreillères et le couvre nuque lamé sont en bel état et d'une bonne patine.

Au surplus, "Azédor" et son compagnon pourraient noter chez l'un comme chez l'autre de semblables naïvetés, des orgueils aussi crédules, et une touchante facilité à se laisser abuser par d'ingénieux truquages. Qu'importe? L'amour du passé ne fait-il pas oublier à ceux qui le pratiquent la mauvaiserie et même les mélancolies du présent?

Un Seul "BROMO QUININE" C'est le BROMO QUININE LAXATIF. Cherchez la signature de E. W. GROVE. En usage dans le Monde entier pour la Guérison d'un Rhume en Un Jour. 25c.

BULLETIN FLUVIAL.

Fourni par le Bureau Météorologique à la Nouvelle-Orléans, Département de l'Agriculture des Etats-Unis.
L'étiage à 8 heures A. M.

Nouvelle Orléans, 7 février 1908.

STATIONS.	Pleine hauteur à la rive, pieds.	Ligne de danger pieds	Hauteur, pieds.	Changements dans les dernières 24 heures.
Fleuve Mississipi.				
Saint Paul	....	14	Gelée	0.0
Davenport	10	15	Gelée	0.0
Saint Louis	32	30	2.2	—0.2
Memphis	32	33	11.2	*0.7
Helena	44	42	14.3	—0.1
Vicksburg	44	45	18.0	—1.0
Natchez	....	46	21.5	—1.0
Red River Landing	....	17	....	....
Baton Rouge	....	35	16.9	—0.5
Donaldsonville	23	28	12.9	—0.6
Nouvelle-Orléans	9	16	8.4	—0.4
Rivière Atchafalaya.				
Simmesport	....	33	21.1	—0.6
Melville	....	31	24.2	—0.6
Morgan City	....	8	2.8	—0.3
Rivière Missouri.				
Omaha	....	18	....	....
Kansas City	....	21	Gelée	0.0
Rivière Ohio.				
Pittsburg	30	22	9.4	*0.6
Cincinnati	45	50	29.6	*0.8
Louisville	....	28	11.3	*0.8
Evansville	....	35	24.6	*4.8
Cairo	44	45	22.3	*2.3
Rivière Cumberland.				
Nashville	....	40	20.9	0.9
Rivière Tennessee.				
Chattanooga	33	33	7.9	—0.4
Rivière Arkansas.				
Fort Smith	....	22	2.5	—0.1
Little Rock	....	23	5.4	*0.6
Rivière Rouge.				
Arthur City	....	27	7.4	—0.1
Fulton	20	28	12.7	*0.5
Shreveport	21	29	7.2	*0.2
Lake End	....	....	....	....
Alexandria	32	33	....	....
Rivière Ouachita.				
Camden	26	39	18.2	*1.9
Monroe	....	....	20.4	—0.2

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

N° 4. Commencé le 3 février 1908

BELLE AMIE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL ROUGET

PREMIÈRE PARTIE

ENTRE DEUX AMOURS

I

LE VŒU D'UN MOURANT

Suite.

L'ingénieur appela:

—Hé! là-bas.. camarades...

Quelques-uns tournèrent la tête.

—Qu'y a-t-il?

—Un de vos officiers est ici, blessé.... le lieutenant Fréménil.

—Le lieutenant Fréménil, le plus brave, le meilleur de tous! .... Nous voici.

Ils avaient prononcé ces mots tout en épaulant.

Cinq ou six détonations retentirent.

Puis une voix gouailla au milieu des clameurs:

—Bien touché!.... En voilà au moins trois qui ont fait la culbute et qui ne sont plus à craindre.

Cependant les soldats s'approchaient.

Et à l'officier, toujours inerte et dont les yeux sans doute ne s'ouvriraient plus, ils disaient, comme si le malheureux pouvait les entendre:

—Ah! mon lieutenant, ils vous ont touché vous aussi! ... Ils nous le paieront bientôt, ces coquins!

Ils eurent à l'adresse de l'ennemi un geste de menace.

Daulieu proposa;

—Deux d'entre vous vont m'aider.... Il faut emporter votre lieutenant.

—Oui.... hâtons-nous.... les Pavillons Noirs nous poursuivent et dans quelques minutes ils seront ici.

Un sous-officier surgissait au fait à son visage.

tête, la tunique déchirée, les cheveux au vent, le visage noir de poudre.

—Vite.... vit.... cria-t-il... les voici.

On entendait des balles siffler. C'étaient comme de longues plaintes qui déchiraient l'air.

Deux des soldats s'étaient penchés. Avec Claude, ils s'emparèrent du blessé qui n'eut pas un cri.... pas une plainte, et ils l'emportèrent.

Pas loin, hélas!

Les clameurs des pirates redoublaient. Et ce n'était pas seulement dans la direction de la redoute mais encore à droite et à gauche, dans les bouquets boisés qui se trouvaient de chaque côté. Bientôt on les vit surgir, grimaçants, brandissant leurs fusils.

Brusquement, l'un des soldats qui portaient Fréménil s'abattit. L'autre trébucha. Le groupe dut s'arrêter un instant, déposer le lieutenant à terre. Un autre soldat vint remplacer le premier qui restait là, immobile, les bras en croix, la bouche ouverte dans le hoquet suprême.

Tous reprirent leur course.

Puis il y eut une nouvelle chute, une nouvelle halte aussi.

Les pirates avaient vu le petit groupe. Ils dirigeaient leur feu sur lui.

—Nous sommes perdus si nous ne fuyons pas librement, déclara le sous-officier, tranquille sous le masque noir que la poudre avait

Et aux deux ou trois hommes qui restaient:

—A vous de décider.

Alors tous, héroïquement:

—Nous sauverons notre lieutenant ou nous périrons avec lui.

Le sergent s'était retourné, avait tiré une fois encore.

—Bien parlé..... vous êtes des braves.

Mais, au même instant, décignant l'officier qui venait..... ainsi que dans un spasme suprême.... d'ouvrir tout grands ses yeux troubles et qui les refermait aussitôt.

—Vous ne le sauverez pas, mes enfants.... et vous vous perdrez tous.

Daulieu s'était penché à son tour, avait posé sa main sur la poitrine de Jacques.

—C'est vrai.... les battements du cœur vont en diminuant...

—Je vous dis qu'il passe..... et je m'y connais puisque j'ai été carabin dans un hôpital, déclara encore le petit sergent.

Puis:

—On a fait ce qu'on a pu.... Maintenant, mes enfants, songeons à nous..... sauvons notre peau....

.....

Entraîné..... poussé..... emporté par les soldats, Claude Daulieu courait à présent sans percevoir le bruit aigu, prolongé des balles qui passaient au-dessus de leurs têtes.

Soudain, de nouveaux coups de clairon éclatèrent en avant.

..Stridents.... vibrants.... presque joyeux ceux-là!

—La deuxième colonne! s'écrièrent les fuyards qui, instantanément, s'arrêtèrent.

Et des voix s'élevèrent:

—Nous allons donc pouvoir venger nos morts!.....

..Moins d'une heure plus tard, la bataille recommençait.

Et cette fois l'avantage appartenait vite aux Français.

Claude Daulieu put regagner le coin où Jacques était resté. Il allait retrouver son pauvre ami, les paupières fermées dans le grand sommeil de la mort.

Et comme le malheureux, orphelin n'avait plus de parents en France, il le ferait emporter pour lui donner une sépulture dans ce cimetière de Lang Son, où tant de braves comme lui, sous d'humbles croix, dormaient déjà.

Mais l'ingénieur poussa soudain un léger cri.... un cri de frayeur qui se perdit dans la clameur de la bataille.....

Le lieutenant n'était plus à la place où il avait été laissé.

Claude le chercha aux alentours.

..Vainement.... Le corps de Fréménil avait disparu.

II

—APRÈS LES JOIES....

Sur "l'Annamite," le navire des Messageries Maritimes qui ramenait en France l'ex-résident et sa fille, les heures, pour ceux-ci, étaient mortellement longues.

Les côtes d'Indo-Chine, qu'on avait longées depuis deux jours et qui, toutes violettes et mauves, s'étaient longtemps profilées vers l'ouest avaient maintenant disparu à l'horizon.

C'était l'infini... la pleine mer sereine qui balançait d'innombrables paillettes d'or et d'argent dans ses flots verts.

Chaque après midi, Gilberte et son père venaient s'installer sur le pont. Un rocking-chair était à la disposition de la jeune fille qui s'y reposait. A côté d'elle, Valinières prenait un livre ou un journal.

Mais s'il lisait, c'était distraitement, car à chaque instant son regard allait vers sa fille; alors, une sollicitude inquiète et une tendresse anxieuse se lisaient sur son visage sévère. Et il questionnait doucement:

—Es tu bien, Gilberte? Tu ne sens pas trop d'air? La chaleur ne t'incommode-t-elle pas? As-tu la tête suffisamment haute?

Elle répondait en s'efforçant de sourire et de rassurer son père.

Mais qu'ils étaient pâles ses sourires sur ses lèvres elles-mêmes si décolorées!

Le vieillard s'en rendait compte. Et lorsque Gilberte, semblait vouloir chercher du sommeil, fermait ses paupières, il hochait tristement la tête:

—Elle ne veut pas en convenir mais elle est de plus en plus débilitée.... de plus en plus affaiblie!

Brusquement il se détournait et, pour ne pas laisser voir l'angoisse qui l'envahissait, il se levait allait s'accouder au bastingage.

Et là, observant de loin sa fille:

—Elle est plus triste aussi depuis que nous avons quitté Lang-Son. On dirait qu'un chagrin mystérieux la ronge. Pourquoi?....Me cacherait-elle quelque chose?

Il tressaillait.... Des résolutions fortes naissaient en lui.

—Il faut que je l'interroge.... que je sache s'il n'y a pas quelque secret dans son cœur.

Mais quand il était revenu auprès de sa fille et qu'elle le regardant de ses grands yeux de fièvre.... il éprouvait comme une honte des questions qu'il voulait poser et les mots s'arrêtaient à ses lèvres.

Un soir pourtant, alors que remontant de sa cabine où il s'était attardé, il surprit Gilberte essuyant à la dérobée des larmes qu'il vit nettement scintiller au bord de ses paupières, il fit appel à tout son courage.

Ils étaient un peu isolés, à l'extrémité du pont. Le soleil tombait dans une apothéose. La mer semblait teinte de sang.

Valinières prit la main de sa